C.I.R.A.

L'ESPAGNE NOUVELLE

Bulletin d'information paraissant tous les lundis

Le Numéro : 0 fr. 30

Vers un nouveau 19 Juillet ?

Le 19 juillet 1936 marque l'entrée en lice du peuple espagnol succédant à la gabégie des luttes politiques entre partis de droite et partis de gauche, tous également impuissants à surmonter la crise politique, économique et sociale en Espagne.

L'incapacité des partis de gauche à remédier en aucune façon aux terribles conséquences du chômage et de la misère à la Ville et à la campagne, leur impuissance totale devant les menées réactionnaires, cléricales et fascistes, qui avaient gagné presque toute la bureaucratie d'Etat, la police et l'Armée, leur carence généralisée devant les menaces chaque jour plus ouvertes du coup d'Etat préparé par une camarilla d'Eglise, de Finance et d'Etat-Major à la solde des puissances étrangères — tout cela réduisait pratiquement à néant les conquêtes d'Avril 1931 et la victoire électorale du début de 1936, tout cela annonçait la déchéance définitive de la Démocratie bourgeoise et du Capitalisme libéral. Trop lâche pour livrer bataille, le bloc gouvernemental hésitait entre la capitulation et la trahison, sans penser un instant à se défendre soi-même.

L'EPREUVE DECISIVE

On pouvait croire inévitable la prise du pouvoir par le fascisme qui concentrait entre ses mains des réserves d'argent extraordinaires, les 90% des armes existantes et de presque tout l'appareil de liaison officiel. Inattaquable dans ses retranchements, ayant pour lui la concentration des forces et la direction unique, le fascisme avait, il est vrai, à supporter l'épreuve décisive, extrêmement périlleuse, de l'occupation policière des campagnes et des grandes villes, qui transforme radicalement le dispositif des forces, les étalant en rideau sur des positions indéfiniment étendues, dans une situation défensive de vigilance et de protection omniprésente de tout l'appareil étatique et capitaliste.

Le procédé classique, en pareil cas, est de n'occuper que des positions stratégiquement ou moralement dominantes, et de s'en remettre pour le reste à l'influence de la terreur, qui frappe l'adversaire de démoralisation et d'immobilité. En Allemagne, par exemple, sans la peur qui montait la garde à distance, et surtout sans la lâcheté imposée par la social-démocratie et le bolchévisme au prolétariat sous couleur de discipline — il est à peine douteux que le fascisme brun eut sombré dans la tourmente. La marche concentrique des ouvriers des faubourgs de Berlin sur le Reichstag embrasé par le « provocateur » Van der Lubbe et stupidement contemplé par les « incendiaires » Hitler, Goering et Goebbels au milieu d'un rassemblement hâtif et confus de chemises brunes — aurait sans doute mis fin, dès le premier jour, à l'histoire du Troisième Reich sans les consignes capitulardes des « organisations ouvrières », qui brisèrent toute contre-attaque et, par là-même, tout esprit de résistance.

Il n'en fut pas de même en Espagne, non que les partis de gauche y aient fait preuve de la moindre virilité, mais parce qu'à leur autorité chancelante s'opposa le principe et l'exemple anarchiste de la contre-offensive à corps perdu de la désobéissance généralisée et de « l'organisation de l'indiscipline ».

Sur trois terrains simultanément fut conduite la contre-offensive populaire sous l'initiative de la C N T et de la F A I : 1° Grève générale ; 2° front unique dans la rue ; 3° occupation des usines et des grands domaines par les travailleurs armés. Partout où ces trois opérations eurent lieu, le peuple resta définitivement maître du terrain. La grève générale mobilisa les masses pour la résistance et suspendit le fonctionnement des services publics dont le fascisme cherchait à s'emparer. Le front unique dans la rue assura l'enveloppement des formations militaires par un rideau presque continu de résistances individuelles et collectives, épuisant l'adversaire par leur caractère insaisissable et ne lui laissant aucun répit jusqu'à ce que les moyens suffisants fussent réunis pour achever la victoire par une attaque de front et en masse (1). Enfin, la prise en main de l'appareil de production donna à la victoire des travailleurs son véritable sens, sans lequel elle n'eut été qu'un succès politique sans contenu social, sans espoir et sans lendemain.

---

(1) Un exemple typique, qui mérite de rester dans la mémoire de chaque révolutionnaire, est donné par la lutte armée à Barcelone. Une affiche publiée par la Généralité montre le plan de la ville et illustre l'effort accompli par les troupes du général Godet pour occuper dans toute leur étendue les grandes artères rectilignes et les places principales que le système Haussmann a découpées dans toute ville révolutionnaire, pour des raisons essentiellement stratégiques et politiques. De fait, les fascistes opérèrent ainsi jonction, séparant les divers quartiers populaires et balayant de leur feu les artères qui en débouchent. Mais au lieu de *renoncer* à la lutte ou de se retrancher dans leurs faubourgs, les anarchistes ne cessèrent de harceler l'armée de toutes parts. De là son écroulement en deux jours.

LES CONQUETES DE JUILLET ET LEURS LIMITES

On a parlé, à propos des « trois Glorieuses » de victoire prolétarienne décisive et de révolution sociale accomplie. C'est inexact. Ce qui eu lieu fut simplement la mise en vacances provisoires du pouvoir bourgeois par les milices ouvrières, leurs comités d'investigations, leurs tribunaux populaires, leurs conseils de localité et de quartier, leurs patrouilles de contrôle, que le gouvernement s'empressa très habilement de reconnaître afin de pouvoir les supprimer plus tard.

Il faut rendre justice à cet organisation spontanée de la violence révolutionnaire : c'est elle qui en juillet-août 1936, a permis la reconquête des deux tiers de l'Espagne, l'épuration antifasciste de l'armée, de la marine et de la police, et l'extermination du terrorisme fasciste à l'arrière. Pour la détruire peu à peu, la première période de crainte et de stupeur passée, la bourgeoisie espagnole s'est appuyée sur la corruption idéologique, la professionalisation des dirigeants, l'usure physique des élites, les tendances réformistes ou conservatrices des travailleurs les moins conscients, la résistance passive des couches mercantiles et bureaucratiques. Elle est arrivée assez rapidement à limiter les conquêtes politiques de juillet, à interdire tout progrès ou intervention nouvelle, et à imposer un peu partout son contrôle, son immixion et son arbitrage là où se poursuivait l'organisation du terrain conquis. Cette immixion a eu pour instruments les anarchistes eux-mêmes, ou du moins ceux d'entre eux auxquels échûrent les fonctions de ministres, préfets de polices ou chefs de cabinets. Le grand argument dont se servit la bourgeoisie espagnole pour réaliser son œuvre fut l'inexistance d'un prolétariat européen révolutionnaire et d'une internationale anarchiste ; la confiance en l'aide militaire, économique et politique des nations « antifascistes » et particulièrement de la Russie, fut la grande illusion à laquelle le peuple espagnol sacrifia le meilleur de son organisation révolutionnaire, de son élan offensif et de ses chances de salut.

Un pas important vers le socialisme — le pas décisif, sans doute — a cependant été fait par les ouvriers et par les paysans de certaines régions de l'Espagne. La collectivisation demeure et permet de ne pas désespérer de l'avenir.

LA COLLECTIVISATION

La Collectivisation est la base essentielle du socialisme. C'est l'étape indispensable de l'action directe vers le socialisme. Mais ce n'est pas le socialisme.

Qu'est-ce que la collectivisation ? C'est la transformation des usines et des villages en coopératives et en forteresses du prolétariat. C'est l'expropriation armée et organisée du grand capitalisme. Une mesure sans laquelle il n'y a pas de guerre populaire possible, ni contre l'exploiteur national, ni contre l'étranger. Une mesure qui s'impose comme le programme minimum de toute classe laborieuse qui veut combattre le fascisme, le capitalisme, la police ou l'armée étrangère.

A l'époque de la séparation du capitalisme et de l'Etat ; de l'autonomie réciproque de la politique et de l'économie ; à l'époque du syndicalisme pur et indépendant style 1906, du capitalisme inorganisé et libéral, du parlementarisme classique et de la séparation des pouvoirs — on pouvait à la rigueur concevoir l'étape transitoire vers le socialisme comme une étape de caractère politique — «dictature du prolétariat » ou « conquête de la démocratie » ou bien comme expropriation pacifique du capitalisme (par l'augmentation progressive des salaires, la diminution des heures de travail, etc...)

Aujourd'hui, l'appareil politique et l'appareil économique du capitalisme sont inséparablement unis ; le patronat et le gouvernement ne sont que les agents spécialisés d'exécution d'une même autorité : celle des financiers. Il n'y a plus de syndicalisme indépendant de la politique : il y a un syndicalisme du gouvernement (Amsterdam, Moscou) et un syndicalisme de la révolution (A I T). Il n'y a plus de politique de parti, de gouvernement de la majorité. Il y a une exploitation des masses par le gouvernement (quel qu'il soit) au profit d'une oligarchie de grands « fournisseurs ».

Et contre ce capitalisme étatiste ou cet étatisme capitaliste, il n'y a qu'une méthode de lutte qui soit à la fois antipolitique et anti-capitaliste. Elle met fin à la politique et à l'exploitation capitaliste par le rejet simultané des vieilles méthodes et des vieilles formules de lutte du socialisme : le parlementarisme et le trade-unionisme.

Qu'on ne nous parle donc plus ni de défense de la démocratie, ni de dictature du prolétariat ! Qu'on ne nous parle plus de revendications corporatives, ni de caisses de résistances ! Il n'y a plus qu'une seule méthode de lutte : l'occupation armée des usines et des champs par les travailleurs et la « prise en charge » immédiate de la production par les comités d'atelier, les conseils d'usines, les communes, syndicats, etc...

LA CRISE POLITIQUE ET SA SOLUTION

Le « Gouvernement fort » de M. Largo Caballero et ses succursales catalane, aragonaise, levantaise, andalouse, asturienne et basque, est essentiellement le Gouvernement de lâcheté et de trahison qui a livré l'Espagne au fascisme après lui avoir frayé la route par ses lois anti-ouvrières et ses massacres de paysans en 1931-1934. Il a pour lui l'appui des Staliniens et celui des chefs syndicaux de l'école Pestana — qui, prétendant « ne pas faire de politique », sont en réalité des politiciens gouvernementaux de la plus dangereuse espèce. Mais il ne rend aucun service aux masses combattantes du pays.

Depuis deux mois, la collectivisation, la révolution, la lutte armée et la liaison internationale, étouffant dans les cadres de l'Etat reconstitué, sont bloqués à un point mort. La crise gouvernementale catalane ne peut trouver sa solution, ni dans une redistribution des ministères, ni dans une nouvelle proportionnalité des participants, entre les représentants officiels, domestiqués et impuissants des différentes organisations antifascistes de la classe travailleuse. Mais du fond des masses se lève une revendication, une aspiration puissante : celle d'un « Nouveau 19 Juillet ».

Un nouveau 19 juillet, cela signifie essentiellement en Espagne : Déchéance de la République bourgeoise qui, le 14 avril vient de fêter si pitoyablement son 6e anniversaire et qui ne représente plus pour le peuple antifasciste aucune espérance ni garantie d'unité politique, de force économique, de victoire militaire, ni d'appui international. — Restitution de leurs pleins droits, de leur pleine initiative aux formations populaires de bases, aux syndicats et collectifs, aux comités d'ouvriers et paysans, marins et soldats qui ont été les instruments de toutes les conquêtes et victoires populaires. — Etablissement d'un plan syndical et fédératif de mobilisation et de socialisation de toutes les ressources nationales : métaux précieux, numéraire, carburants, matières premières, moyens de communication et de transports, armes et munitions, outillage industriel et agricole, ainsi que des objets de consommation détenus par les privilégiés sociaux, les oisifs, les émigrés, les accapareurs de toute sorte. — Dissolution progressive des forces (cadres militaires et police, corps parlementaires, partis politiques, institutions bureaucratiques ou nationales, etc...) *propres à la bourgeoisie*, au fur et à mesure que seront créés ou reconstituées les formes directes d'administration et de contrôle. — Réalisation de l'alliance révolutionnaire de toutes les organisations et collectivités travailleuses et combattantes sur le terrain du socialisme et de la liberté.

En dehors de ce programme de réalisations immédiates, il n'existe, croyons-nous, ni possibilité de « gagner la guerre », ni espérance de justice sociale pour l'avenir.

A. P.

TÉMOIGNAGES

Ce que furent les journées de Juillet en Catalogne

(Impressions d'un jeune socialiste français)

A BARCELONE, LE 12 JUILLET,

...Grève générale des transports à Barcelone !

Pas un camion ne circule si ce n'est pour le lait et les denrées alimentaires.

L'activité du port est paralysée. Partout, la toute-puissance de la CNT et de la FAI plane sur la ville.

Dimanche 12 juillet est un jour de fête et de vie joyeuse à Barcelone. Le dimanche suivant, les balles pétaraderont dans la ville, les mitrailleuses fascistes faucheront les ouvriers. Les jours qui précèdent ce dimanche sanglant, nous les employons à nous orienter dans le monde ouvrier de Barcelone.

...Là, dans les locaux de la CNT, nous nous sentons au cœur de la place forte de la Révolution.

Une atmosphère de demi-illégalité, de conciliabules assez mystérieux. Une certaine hostilité à l'égard de notre condition de touristes nous apprend que ces gens ne sont pas là pour rigoler.

DANS L'ATTENTE DU COUP DECISIF

Je n'oublierai jamais l'indignation d'un jeune copain du syndicat de l'habillement lorsque je lui racontai l'atmosphère de kermesse qui accompagnait en France l'occupation des usines : on y chantait, on y dansait... Il ne comprend pas. Pour lui, la grève, c'est l'action directe, le pistolet et la bombe s'il le faut, pour demain l'installation victorieuse du communisme libertaire...

A BLANES —
L'ECHEC DU COMPLOT MILITAIRE

...Le coup d'Etat fasciste était bien préparé, coordonné et puissament armé. Sans la vigilance ouvrière, tout un peuple antifasciste allait subir la plus odieuse des dictatures militaires et cléricales.

Mais les ouvriers veillaient, FAI et CNT toujours au premier rang en Catalogne, et le lundi matin le village de Blanes était parcouru par des miliciens en armes et par les autos de la CNT.

Fait inouï, digne de faire bondir tous les doctes professeurs d'histoire et de civisme, les anarchistes assuraient la police et l'ordre dans la rue. Et de Blanes à Barcelone, nous retrouverons toujours cet ordre, cette auto-discipline du peuple en armes, née presque spontanément de l'impuissance d'un Gouvernement de Front Populaire attaqué par les fascistes.

L'unité ouvrière des socialistes et des anarchistes de la CNT et de l'UGT était scellée dans la lutte, et les bruits de combats sanglants entre anarchistes et communistes n'existent que dans le cerveau apeuré de quelques habitants de Blanes. Ce que la saine logique n'avait pu réaliser, la fraternité de classe, le danger commun l'imposait.

Ouvriers, paysans, tout ce qui en Espagne travaille, a compris.

Nous avons devant nous un peuple entier levé pour sa révolution libertaire. Une grande espérance luit dans tous les regards...

L'EGLISE ESPAGNOLE, REPAIRE FASCISTE

...Cette Eglise corrompue ne saurait exciter la pitié d'un être tant soit peu réfléchi. Il faut en finir avec elle, une bonne fois. C'est l'opinion commune.

Toute la population est nôtre, tout va bien ici. Hier, dimanche, les officiers ont saoûlé la troupe pour la lancer contre le peuple, mais ce n'a été qu'une parade d'hommes ivres et, aujourd'hui, la troupe est passée au peuple comme dans presque toute la Catalogne. Les officiers sont prisonniers.

A peine quelques coups de feu et une mitrailleuse qui pétarade dans un repaire fasciste : un couvent...

...Eglises et couvents sont promptement brûlés, sans aucun pillage, et la mitrailleuse réduite au silence.

Les « bonnes sœurs » s'en vont librement avec leurs bagages et filent se cacher, sans tambours ni trompettes. On a trouvé dans les couvents des liasses de billets de banque, des écrits pornographiques, des dépôts d'armes, une petite religieuse de quinze ans sequestrée, et même des cadavres de fillettes, mystérieusement disparues.

D'ici quelques jours, il n'y aura plus, dans toute la Catalogne, une seule église dont les murs n'aient été léchés par les flammes.

A TRAVERS L'ARAGON

La locomotive exploratrice blindée et abondamment pourvue de mitrailleuses nous précède, et les deux locomotives qui traînent notre convoi la suivent à quelques kilomètres de distance.

Nous approchons de la zone dangereuse, mais bien des précautions ont été omises, comme nous en ferons la triste constatation le lendemain.

Nous en sommes maintenant en pleine terre d'Aragon, dont le paysage sec et pelé, sans végétations, avec quelques fondrières et quelques buttes de pierre, contraste avec la richesse de la Catalogne.

Barbastro est beaucoup plus calme que Lerida. Mais les soldats de la garnison sont tout à fait des nôtres.

Le lendemain, le train nous conduit de Barbastro à Sarinena, reprise la veille à l'ennemi. Là encore toute une population enthousiaste vient à la rencontre du convoi.

De fausses nouvelles commencent à circuler : on parle de la prise de Huesca par les antifascistes. En fait, les événements étaient beaucoup plus graves :

Huesca restait fasciste. Et, d'autre part, la première colonne qui nous avait précédée sur le front nord, dans le feu de l'enthousiasme, s'était élancée seule sur Saragosse. Cet héroïsme inutile coûta la vie à 500 hommes sur mille.

Les expériences d'une révolution sont souvent ainsi : nous allions bientôt l'éprouver.

En effet, notre train reprend sa marche, au-delà de Sarinena, vers la ligne de feu, avec pour objectif d'atteindre la bifurcation de la voie ferrée vers Huesca au nord, vers Saragosse au sud. Mais nous ne devions pas arriver jusque-là.

Une heure après le départ de Sarinena, notre train s'arrêta à la petite station de Granen.

A GRANEN — SOUS LE FEU D'UN AVION FASCISTE

Au même moment apparaît un avion de chasse avec un étendard rouge à frange noire.

Des miliciens enfantins et joyeux saluent du poing cet oiseau qui effectue des tours inquiétants autour de nous. Or, c'est un avion fasciste et en l'espace de quelques minutes, dix bombes éclatent au voisinage du convoi.

L'inexpérience des nôtres coûta six vies humaines :

Un camarade resté debout eut la tête littéralement emportée par un éclat d'obus. Trois autres miliciens qui s'étaient postés en plein champ... pour tirer l'avion à la carabine, trouvèrent également la mort. Deux autres blessés périrent dans la nuit.

Plusieurs des nôtres furent blessés légèrement par les carabines inhabiles de leurs camarades.

L'expérience aurait pu être autrement coûteuse :

Nous avons échappé de peu à l'anéantissement total, le comité dirigeant ayant eu l'imprudence d'attacher à notre convoi de 800 hommes deux wagons de dynamite. Par un hasard miraculeux, aucun éclat d'obus n'atteignit les caisses de dynamite.

Mais il n'y eut pas que des fautes commises, et nous avons pu constater la belle conduite disciplinée des anarchistes préposés aux mitrailleuses.

Alors que certains fuyaient à la débandade, ou déchargeaient au hasard leur fusil, le tir bien nourri des mitrailleuses de la C N T causa le départ de l'avion fasciste et nous économisa sans doute d'autres pertes humaines. Bel exemple, entre bien d'autres, de l'héroïsme discipliné des militants anarchistes espagnols.

Après cette première épreuve, notre colonne s'installa dans le village de Granen, où la population nous fournit un accueil épatant : Un millier de paysans pauvres allait héberger et nourrir en partie notre colonne de 800 hommes et plusieurs colonnes motorisées qui arrivèrent à Granen les jours suivants : leurs œufs frais, tout ce qu'ils avaient de meilleur était pour nous.

A L'HOTEL COLON — MACHIAVELISME ET BOUFFONNERIES

De retour à l'Hôtel Colon, il nous fut donné d'observer le sectarisme des communistes et leur incompréhension totale du mouvement anarcho-syndicaliste, pratiquement maître de la Catalogne et dictant déjà ses volontés au gouvernement officiel de la Généralité. De graves frictions sont à envisager dans l'avenir.

Nous avons également pu observer avec amusement, mais aussi avec effroi pour les lendemains de la révolution, le machiavélisme des staliniens.

Leur art de la mise en scène, lorsqu'ils combinent un faux départ pour Saragosse, en vue de calmer l'impatience de leurs miliciens :

Bruit de bottes, tintamarre, ordres truqués. Ils se foutent proprement de la tête de leurs troupes.

Respect de la personne humaine et stalinisme sont décidément deux termes incompatibles, sous tous les climats, et on ne peut s'empêcher de comparer ces jeux d'intellectuels, ces comédies de mauvais goût, à la probité, à la spontanéité, à l'ordre élémentaire mais réel des miliciens de la C N T, telle que nous avons pu l'observer.

Heureusement, le communisme officiel est faible en Catalogne, et espérons que les événements hausseront les hommes au-dessus de ces petites mesquineries.

Andrés Nin nous rassure, d'ailleurs, et tient les pantalonards communistes pour négligeables, à Barcelone du moins. Retenons à ce propos l'effort constant du P O U M pour souder aussi intimement que possible les forces ouvrières et éviter toute friction avec les anarchistes.

Le soir du 24, après la comédie stalinienne du faux départ, nous quittons l'Hôtel Colon et nous respirons une atmosphère plus pure et plus sincère dans les syndicats de la C N T et dans les locaux de l'U G T socialiste.

J. Daniel Martinet (Paris, 3 août 1936).

(Extraits tirés de «Intervention»)

Le Programme commun des Staliniste et Fascistes

Au mois de Mai 1936, le Congrès de Saragosse de la C N T renouvelait les propositions d'Alliance Révolutionnaire adressées à l'U G T, et déjà mises en œuvre aux Asturies par les mineurs socialistes et anarchistes.

Ces propositions s'énonçaient comme suit :

1 — Renonciation à la politique de soutien du système actuel ;

2 — Déclanchement de la lutte commune des ouvriers et paysans sur le terrain de la révolution sociale ;

3 — Dans chaque localité ou région, les nouvelles formes d'administration seront celles désirées par la population travailleuse, en sa majorité.

Jamais ce programme n'a obtenu l'assentiment des staliniens, qui s'opposent aujourd'hui plus énergiquement que jamais à chacune des trois clauses du pacte — alors que l'Espagne est plongée depuis neuf mois en pleine situation révolutionnaire.

Même en Juillet 1936, en pleine action insurrectionnelle et expropriatrice des masses travailleuses — l'U G T, sous l'influence des staliniens et philo-staliniens des cadres officiels, s'est refusée à toute reconnaissance d'un programme minimum commun avec les anarcho-syndicalistes.

Par contre, *au même moment,* le stalinisme se tournait vers Mussolini et vers son disciple Franco pour acclamer le programme fasciste de 1919, programme d'extermination de la classe ouvrière et de ses organisations syndicales, dont la réalisation a été consommée dans le sang des communistes et des anarchistes italiens, comme elle le serait demain dans celui des communistes et anarchistes espagnols. Aux incrédules, nous recommandons l'achat de l'organe officiel théorique du Parti Communiste Italien (IIIe Internationale) *Lo Stato Operaio* (L'Etat Ouvrier). Ils trouveront dans le numéro du mois d'août 1936, un *Manifeste au Peuple fasciste d'Italie* dont nous ne faisons que reproduire ci-dessous les passages essentiels, récemment traduits et publiés par la *Lutte Ouvrière* :

« Peuple italien ! Fascistes de la vieille garde ! Jeunes fascistes ! Nous, communistes, faisons nôtre le programme fasciste de 1919 qui est un programme de paix, de liberté, de défense des intérêts des travailleurs et nous vous disons : Luttons unis pour la réalisation de ce programme. »

...« Fascistes de la vieille garde ! Jeunes fascistes !

« Nous proclamons que nous sommes disposés à combattre avec vous et avec tout le peuple italien pour la réalisation du programme fasciste de 1919 et pour toute revendication qui exprime un intérêt immédiat, particulier ou général des travailleurs et du peuple italien. »

...« Pour que notre lutte soit couronnée par le succès, nous devons vouloir la réconciliation du peuple italien, en rétablissant l'unité de la Nation, pour le salut de la Nation. Nous devons rétablir la confiance réciproque parmi les Italiens ; nous devons liquider les rancunes du passé ; nous devons en finir avec la pratique honteuse de l'espionnage qui augmente la méfiance...

« Donnons-nous la main, fils de la Nation italienne ! Donnons-nous la main, fascistes et communistes, catholiques et socialistes, hommes de toutes les opinions. Donnons-nous la main, et marchons côte à côte pour arracher le droit d'être des citoyens d'un pays civilisé tel qu'est le nôtre. Nous offrons tous les mêmes peines. Nous avons tous la même ambition : celle de faire l'Italie forte, libre et heureuse. Tout syndicat, tout Dopolavoro, toute association doit devenir le centre de notre unité retrouvée et agissante... »

A bas le Blocus !

Voilà le cri d'un peuple trahi par ses généraux, ses magistrats, ses prêtres qui se disent les représentants de Dieu et qui sont incapables de comprendre les paroles soi-disant prononcées par leur Dieu : « Aimez-vous les uns les autres».

A bas le blocus ! dit un peuple qui travaille et qui souffre pour enfanter une société nouvelle, un peuple qui n'a pas commis d'autre crime que de se défendre contre une bande de malfaiteurs armés jusqu'aux dents et qu'aucun crime n'arrête.

Privé d'armes et de chefs, ce peuple a su mettre en déroute, dès les premiers jours de l'insurrection, ses assassins.

A bas le blocus ! dit-il en voyant débarquer chaque jour, avec un matériel meurtrier formidable, des armées toujours plus nombreuses d'Allemands et d'Italiens qui viennent pour l'étrangler et qui sont victimes eux-mêmes d'un régime abject.

Le gouvernement français de « Front Populaire » a été l'initiateur, le promoteur et le réalisateur de la non-intervention à sens unique qui permit, dès le début d'août, de commencer à étrangler la révolution espagnole.

En agissant ainsi, le gouvernement de Front Populaire français a trahi le Front Populaire espagnol, la Révolution espagnole et ceux qui l'ont porté au pouvoir.

Il a aussi, et de façon sûre, préparé le lit du fascisme français, tout en multipliant les risques de guerre.

Nos frères espagnols savent qu'il n'y a rien à attendre des gouvernements capitalistes ; ils ne comptent que sur vous, Travailleurs de France, auxquels ils donnent un si magnifique exemple de courage.

Leur victoire sera notre victoire, leur défaite serait aussi notre défaite.

Peuple de France ! héritier des libertés conquises par tes pères en 89, reste digne de tes aïeux ; sache montrer par des manifestations, et, s'il le faut, par une grève générale, ta solidarité avec le peuple espagnol, ce peuple héroïque qui a pris pour devise : « Vivre libre en travaillant ou mourir en combattant ».

L'Espagne travailleuse, l'Espagne héroïque, trouve encore le courage de dire devant ses assaillants : « *No pasaran* ».

Pour que son espoir se réalise, pour que son sang n'ait pas été versé en vain, viens-lui en aide !

Vive la Révolution Sociale !

Vive la Révolution Espagnole !

Comité Anarcho-Syndicaliste
pour la défense de la Révolution Espagnole.

Tribune de la Solidarité

Selon la demande de plusieurs camarades, nous ouvrons une rubrique destinée à faire connaître succinctement toutes les initiatives (meetings, conférences, collectes, manifestations, colonies, expositions, ordres du jour, représentations, publications de toute espèce) ayant pour but nettement défini *la solidarité à la révolution espagnole* dans les pays de langue française.

Nous demandons à tous nos amis de nous envoyer en temps utile les indications voulues pour faire de notre dernière page un tableau aussi complet et actuel que possible des efforts de solidarité *militante et désintéressée* en faveur de nos camarades ibériques — tout en écartant de la liste les entreprises sur lesquelles nous n'aurions pas de renseignements ou garanties suffisantes en ce qui concerne leur but précis ou la régularité de leur fonctionnement.

Envoyer tout le matériel à l'adresse suivante : A. Prudhommeaux, 10 rue Emile-Jamais, Nîmes (Gard). La rubrique reste ouverte chaque semaine jusqu'au vendredi matin. *L'Espagne Nouvelle.*

Neutralité démocratique

A Boston, depuis quelques semaines, était ancré le cargo anglais « Linaria ».

Ce bateau avait l'ordre de se rendre à Charlestown. Il allait pour prendre une charge de nitrate destinée aux fascistes de Franco. Le nitrate est une matière indispensable à la fabrication des munitions.

Mais les marins du « Linaria », ne voulant pas être complices de Franco en lui fournissant des explosifs pour continuer sa guerre barbare, firent grève à bord.

L'agitation resta isolée, à cause de l'inertie des autres marins anglais et américains qui continuèrent à servir leurs patrons, tous alliés des fascistes qui cherchent à subjuguer le peuple espagnol. La grève se termina donc par la « victoire » des patrons. Ceux-ci, avec l'aide des autorités américaines, réussirent à faire débarquer 17 marins du « Linaria », à les licencier et à les faire déférer devant les autorités maritimes anglaises pour crime d'indiscipline. Marqués comme brebis galeuses et dangereuses, les 17 marins du « Linaria » seront désormais condamnés, non pas à des peines majeures, mais à rester éternellement sans travail pour avoir appliqué à Franco la non-intervention que leur gouvernement réserve exclusivement à l'Espagne prolétarienne et antifasciste. (*L'Adunata dei Refrattari*).

Nos Comptes

Voici les comptes du 10 au 15 avril 1937 :

Recettes : Report liste précédente : 4.517,25 — G. R. (Carrières-sur-Seine) 5 — E. B. (Cagnes-sur-Mer) 10 — F. J. (Lyon 7e) 20 — A. M. (Paris 15e) 5 — Fl. (Paris 15e) 5 — S. E. (Paris 13e) 5 — E. G. C. (Londres) 10 — L. J. (Malicorne) 15 — J. P. M. (Paris 13e) 5 — G. L. (Corneilles-en-Parisis) 3 — A. G. (Moulins) 20 — D. (Paris 8e) 10 — R. M. (Cognac) 20 G. L. (Lyon) 50 — G. A. (Nogent-sur-Oise) 10 — E. M. P. M. (Nice) 15 — G. J. (Raismes) 35 — T. J.-B. (Puech-d'Agenais) 5 — N. A. (Bizerte) 8 — M. J. (Engis) 30 — L. L. (Aulnay-sous-Bois) 5 — K. (Paris 17e) 5 — B. (Aix-les-Bains) 12 — M. P. (Aix-les-Bains) 12 — R. F. (Toulouse) 15 — P. E. (Gris-Bleu) 5 — B. P. (Strasbourg-Neudorf) 8 — Liste 462 versée par B. E. (Rennes) 25 — G. J. (Raismes) 20 — P. H. (Vence) 12 — F. E. (Bize) 10 — G. P. (Brazzaville) 10 — G. D. (Gréoux-les-Bains) 10 — D. (Le Bouscat) 15 — M. R. (Brest) 36,50 — Groupe de Cagnes 31 — Liste 334 collectée par R. F. (Alger) 284 — Liste 209 collectée par M. H. (Croix) en route 25 — Bénéfice sur la vente de brochures diverses (S. D. O. Nîmes) 2,50 — TOTAL : 5.239,75.

Dépenses : Report liste précédente : 2000,20 — Impression du numéro-affiche (2.000 exemplaires) 215 — Enveloppes et expédition 62,50 — Frais de correspondance 18,50 — Clichés 28 — TOTAL : 2.324,20.

Bilan au 9 avril : y compris les deux souscriptions M. M. liste 209 (Croix) et C. A. (Chaville) non encore parvenues : 5.239,75 moins 2.324,20, soit 2.915,55.

Somme nécessaire pour lancer le journal : 4.000 francs. Cette somme ne se trouve couverte qu'aux deux-tiers. Ceci nous oblige à limiter le tirage du présent numéro à 5.000 exemplaires, son format à 6 pages, et à supprimer momentanément le tirage en couleur du titre. Dès que les fonds en caisse atteindront la cible fixée, nous nous conformerons aux normes prévues : 8 pages, illustrations, deux couleurs, tirage 10.000, etc... Jusque là, une grande prudence reste encore nécessaire, pour pouvoir maintenir la parution régulière chaque lundi. Tous nos amis le comprendront.

Numéro 1 **NOUVELLE SÉRIE** **19 Avril 1937**

L'ESPAGNE NOUVELLE

RÉDACTION : S. D. O. 10, Rue Emile-Jamais, Nimes (Gard) — TRÉSORIER : P. Jolibois (même adresse) C. C. P. 186-99 Montpellier.

ABONNEMENT : Un an : France et Colonies : 12 fr. ; extérieur 15 fr. — Six mois : France et colonies 8 fr. ; extérieur 10 fr.

Ceux qui s'intéressent à notre travail

Nous avons cité, dans un précédent numéro, la liste des articles de l'*Espagne Nouvelle* utilisés par une publication de la Généralité de Catalogne : *Le Journal de Barcelone* (quotidien en français, paraissant à Paris). Cette liste emplissait presque notre dernière page.

Le Journal de Barcelone n'est pas seul à estimer intéressante notre copie et notre publication. D'autres organes ont reproduit ou traduit nos articles. Parmi ceux qui nous ont envoyé des justificatifs, citons :

L'Adunata dei Refrattari, journal italien (New-York) ;
The Spanish Revolution (New-York) ;
Vanguard (New-York) ;
Spain and the World (Londres) ;
Renovacion (Glasgow) ;
Boletin de Informacion C N T-F A I, bulletin officiel de presse anarcho-syndicaliste en langue espagnole (Bargcelone).

Ceux qui veulent nous voir disparaître

De divers côtés, nous recevons la nouvelle qu'une tentative d'obstruction est faite contre notre propagande dans le sein des partis « avancés » du pays.

Dans des assemblées syndicales, dans des meetings où l'*Espagne Nouvelle* est *pour la première fois* placée sous les yeux du public, ou mentionnée comme organe de défense de la révolution espagnole, il se trouve généralement quelqu'un pour jeter l'interdit ou l'anathème sur notre bulletin (et cela sans l'avoir jamais eu entre les mains !).

Le mot d'ordre d'étouffer l'*Espagne Nouvelle*, de boycotter nos souscriptions, d'imposer silence à nos vendeurs, de chasser nos propagandistes, semble avoir été distribué déjà un peu partout par les sbires du Stalinisme intégral.

Les amis de la vérité, tout ceux qui ne veulent pas laisser au stalinisme la possibilité d'assassiner la révolution sociale en Espagne, sans même qu'on puisse l'entendre crier — (comme en Russie) — tout ceux-là auront à cœur de relever le défi !

Critique justifiée d'un ami

« J'ai bien reçu le nº 8 (Série d'Essai) de l'*Espagne Nouvelle*. A mon avis, la nouvelle présentation ne répond pas au but que nous laissait entrevoir les premiers numéros qui étaient très faciles à lire. Dans la même semaine, ils pouvaient être lus par un grand nombre de camarades, et si le prix de revient était plus élevé, en fin de compte, ils nous revenaient encore moins cher, car la nouvelle impression est très difficile à lire et il n'est pas certain que des ouvriers auront assez de curiosité pour déchiffrer ces petits caractères. » — N. D. (Grasse).

(Que le camarade N. D. se rassure : nous allons veiller à donner à « l'Espagne » plus d'air, plus de lumière dans les colonnes, et une impression plus nette et plus régulière. Malheureusement, nous ne pouvons songer à aggrandir le format, qui nous est imposé par le souci d'en dire aussi long que possible, pour la moindre dépense possible de papier et d'affranchissement. — La Rédaction.)

Excuses à nos Correspondants, en vue de négligences possibles

Il se peut que, durant la semaine qui va suivre, il nous soit impossible de répondre aux correspondances qui, déjà, nous parviennent à raison de dizaines de lettres par jour. C'est que la besogne matérielle qui nous incombe : rédaction, composition, correction, mise en page, façonnage et mise sous bande du journal, se trouve déjà prodigieusement accrue par la nécessité d'établir des listes d'envois pour un tirage de 5.000 exemplaires ou davantage, de recopier ces listes sur des bandes, de procéder au classement des commandes, des abonnements, des règlements et souscriptions, etc., etc...

Tout le travail concernant l'*Espagne Nouvelle* se partage actuellement entre trois collaborateurs bénévoles, qui doivent gagner leur vie en dehors de leurs fonctions de militants et qui consacrent tous leurs loisirs à l'œuvre de défense de la Révolution Espagnole, parce que l'existence de cette révolution est leur principale raison d'espérer et de vivre.

A l'heure où la crise catalane se prolonge, où le sort de la liberté se joue sur les champs de bataille de Madrid, dans les organisations ouvrières, dans les ateliers et fermes collectives, face à toutes les contre-révolutions intérieures et extérieures — nous croyons pouvoir compter, en ce pays, sur quelques sympathies véritables.

C'est là notre force et notre joie.

Nos prochains numéros spéciaux

26 avril : *Pourquoi brûlèrent-elles les Eglises?*
3 mai : *La finance internationale : Rio Tinto, Penarroya...*
10 mai : *L'Ecole Nouvelle Unifiée.*
17 mai : *La question paysanne et sa solution.*

Tous ceux que ces sujets intéressent sont priés de se mettre sans tarder en rapport avec la rédaction, tant pour orienter notre travail, compléter notre documentation, poser les questions qu'ils désirent voir éclaircir — que pour organiser, d'accord avec nous, la prospection et la vente dans les milieux appropriés : révolutionnaires, libre-penseurs, éducateurs, paysans, syndicalistes, etc., etc...

Ce qu'il faut lire sur l'Espagne révolutionnaire :

En vente à nos bureaux :

P. Ganivet : *Tempête sur l'Espagne* . . . . . 3 fr.
A. P. et D. P. : *Catalogne 1936-1937* . . . . . 2 fr.
Les décrets de collectivisation et de contrôle . . . 10 fr.
Images de la Révolution Espagnole, par Sem . . . 15 fr.

En préparation :

A. P. : *Les étapes de la Révolution Ibérique.* . . . 2 fr.
A. P. : *L'expérience espagnole : Collectivisation et Syndicalisation* . . . . . 3 fr.

L'imprimeur-gérant : A. Prudhommeaux
10, Rue Emile-Jamais - Nimes (Gard)